27me Année N° 6647 — BUREAUX : RUE NEUVE, 17 — UN NUMÉRO 15 CENTIMES — BUREAUX : RUE NEUVE, 17 — Mercredi 10 Janvier 1883

Propriétaire-Gérant
ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS :
Roubaix-Tourcoing : Trois mois. . 13.50
» » Six mois. . . 26.»»
» » Un an . . . 50.»»

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois. . . . . 15 fr.
La France et l'Etranger, les frais de poste en sus.
Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le *JOURNAL DE ROUBAIX* est désigné pour la publication des *ANNONCES LÉGALES* et *JUDICIAIRES*

Propriétaire-Gérant
ALFRED REBOUX

INSERTIONS :
Annonces : la ligne. . . . 20 c.
Réclames : » . . . 30 c.
Faits divers : » . . . 50 c.
On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçues à *Roubaix*, au bureau du journal, à *Lille*, chez M. Quarré, libraire, Grande-Place; à *Paris*, chez MM. Havas, Laffitte et Cie, 34, rue Notre-Dame-des-Victoires (place de la Bourse); à *Bruxelles*, à l'Office de Publicité.

Les abonnements et les annonces pour le *Journal de Roubaix* sont reçus :

A Roubaix, aux bureaux du journal.

A Tourcoing, rue Nationale 13

A Lille, à la succursale de l'*Agence Havas*, rue de la Gare et aux bureaux du *Mémorial*, Grande Place, (entrée par les débris Saint-Etienne).

A Armentières, rue de Lille.

A Paris, aux bureaux de l'*Agence Havas*, place de la Bourse, 8, ou rue Notre-Dame-des-Victoires, 34

ROUBAIX, LE 9 JANVIER 1883

LA RÉPUBLIQUE LIBÉRALE

M. Andrieux vient de comparaître devant ses électeurs. La réunion était surtout intéressante parce que M. Andrieux ne s'était pas trouvé en rapport direct avec ses commettants, depuis ce discours à la Chambre, dans lequel il avait publiquement désavoué son passé jacobin, et sa conduite, comme préfet de police, dans l'exécution des décrets.

M. Andrieux a profité de la circonstance qui lui était offerte d'accentuer encore la nuance de son libéralisme, et de condamner avec énergie la guerre au catholicisme organisée par le Gouvernement, à l'instigation de M. Gambetta et de la franc-maçonnerie.

Il s'est déclaré nettement concordataire. Il veut le respect, non pas du texte du Concordat, mais de son esprit.

Pas de séparation de l'Eglise et de l'Etat, parce qu'elle est mauvaise, et surtout parce que la France n'en veut pas.

Et dans un langage net, incisif, sans redondances, didactique, mathématique, il a rappelé à quelques interrupteurs que ceux-là même qui criaient le plus contre le clergé, et contre l'Eglise, « y envoyaient » leurs femmes, leurs enfants; et asso- » ciaient le prêtre à leur vie depuis la » naissance jusqu'à la mort. »

» Les gouvernements de combat ont » fait leur temps, a ajouté l'orateur, et » malheur à ceux qui, en cette matière » surtout, voudraient faire marcher la » France ! »

Ces déclarations ont recueilli les applaudissements unanimes de l'assemblée.

Hier au soir, la *Paix*, journal de M. Grévy, donnait au discours de M. Andrieux une approbation sans réserves ; approbation d'autant plus digne de remarque que M. Andrieux avait terminé ses explications par la condamnation des procédés politiques de M. Gambetta.

Voilà les faits; quelles en sont les conséquences ?

C'est qu'il y a dans le parti républicain une fraction qui comprend — et qui a le louable courage d'avouer — qu'on a fait fausse route en opprimant les consciences, en dissolvant les ordres religieux, en violentant les catholiques, en portant atteinte aux droits du père de famille. C'est que le jacobinisme perd du terrain dans les sphères gouvernementales et que les doctrines libérales de Jules Simon et de Dufaure tendent à reprendre la place que *l'autoritarisme* de M. Gambetta leur avait enlevée.

Est-ce à dire que les violents désarmeront ?

Evidemment non. — Ils sont trop compromis ; leur passé est trop récent. Il est plus facile de commettre de nouveaux crimes, de nouveaux attentats contre la liberté, que de proclamer ses erreurs, et de faire en public l'aveu de ses fautes.

Les hommes sont rares qui ont le courage de risquer leur popularité comme M. Andrieux, et qui prennent pour règle de conduite ce magnifique précepte du philosophe de l'antiquité : « *Amicus Plato, sed magis amica veritas* ! »

Et cependant l'exemple de M. Andrieux est fait pour les encourager et pour leur apprendre qu'on gagne toujours à préférer la vérité à Platon, à sacrifier sa popularité à son devoir.

M. Andrieux a reçu de ses électeurs un vote éclatant de confiance. Sa conduite est approuvée par ceux-là même qui applaudissaient à ses tentatives contre les ordres religieux.

Si la conduite de M. Andrieux, approuvée par la *Paix*, démontre que certains membres du Gouvernement regrettent leurs erreurs passées; les applaudissements de ses commettants démontrent que l'opinion publique est lasse et désillusionnée : qu'elle ne veut plus de ces proscriptions qui engendrent le désordre moral et préparent la guerre sociale.

Tel est, à notre avis, la double moralité de la réunion des électeurs de l'Abresle.

PIERRE SALVAT.

M. Gambetta à Notre-Dame-des-Victoires

Le *Times* publie, en français, la lettre suivante :

A MONSIEUR LE DIRECTEUR DU « TIMES »

Monsieur. — J'ai lu avec infiniment de plaisir dans le *Times* de ce matin votre bel article sur M. Gambetta. Je me rappelle parfaitement le fait dont il est question dans votre dernier alinéa.

J'étais, il a deux ans, vicaire à Notre-Dame-des-Victoires, et je me souviens que M. Gambetta est venu acheter deux gros cierges, de la valeur de cinq francs chacun, pour être offerts en souvenir de sa très sainte et vénérée mère — sa vraie mère — car il y en avait une autre, l'épouse en secondes noces de son père, qu'on faisait passer généralement pour sa mère, bien qu'il n'y ait eu entr'elle et lui aucun lien d'affection, d'après ce que j'ai entendu dire.

Je me rappelle bien comme quoi M. Gambetta est venu allumer ces deux cierges ; puis il s'est agenouillé devant l'autel de Notre Dame la très Sainte Vierge, se croyant peut être seul. J'étais là cependant, et j'ai été témoin de son recueillement. Il a pris de l'eau bénite en sortant, et a fait le signe de la croix. Vous pouvez, si vous le jugez opportun, publier ces lignes.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

ALEXIS DE FEUILLET DES CONCHES,
Ancien Vicaire de Notre-Dame-des-Victoires.
Camérier Honoraire de Sa Sainteté le Pape.
Charing-cross Hôtel, 4 janvier.

UN SINGULIER COMPLIMENT DE JOUR DE L'AN

Il est d'usage que lors des visites du premier janvier l'on n'échange que des paroles gracieuses. Les chefs de corps qui auraient des reproches à faire à quelques-uns de leurs subordonnés se gardent bien d'ordinaire de les leur adresser ce jour-là. C'est une sorte de trêve qu'imposent aux gens bien élevés les règles les plus élémentaires de la politesse. Eh bien ! ce sont là des règles qu'ignore, paraît-il, M. le préfet du département de la Marne, si nous en jugeons par la singulière façon dont il vient d'accueillir Mgr l'évêque de Châlons, qui venait lui faire la visite d'usage.

« J'espère, a dit M. de la Salle au prélat, que votre clergé se montrera *dorénavant* plus national et plus libéral qu'il ne l'a été. » Un régent de collège qui recevrait ainsi des écoliers et qui répondrait à leurs compliments de bonne année en exprimant l'espoir qu'à l'avenir ils se conduiraient mieux qu'ils ne l'ont fait jusqu'alors, passerait pour un pédant incorrigible et pour un cuistre de dernière catégorie.

Nous n'avons pas besoin de rappeler encore une fois, l'ayant fait déjà dans notre précédent numéro, combien le clergé de Châlons méritait peu une pareille mercuriale ; nous voulons nous borner ici à faire remarquer combien elle était en elle-même inconvenante et déplacée, combien M. le préfet de la Marne a montré en cette circonstance un manque total de tact et de savoir-vivre.

LES DISCOURS DE LA PRESSE

Les journaux ont publié les discours prononcés, samedi, devant le cercueil de M. Gambetta.

Mais la presse a fait aussi l'oraison funèbre du défunt.

Il nous semble intéressant de reproduire au moins des extraits de quelques-uns de ces discours.

M. Maret, qui avait, un jour, on s'en souvient, appelé M. Gambetta : *Vitellius*, n'a pas été invité à prononcer un discours devant le corbillard de M. Gambetta.

Il n'en a pas moins tenu à prononcer, à sa manière, l'oraison funèbre du chef de l'opportunisme. C'est ce qu'il fait dans un article intitulé le *Dernier César* que publiait hier le *Radical* et que nous croyons intéressant à reproduire :

La cérémonie d'hier, les palinodies, les dithyrambes, des funérailles comme personne n'en a eu depuis Louis XVIII, dernier souverain mort en France, le *Journal officiel* donnant une place d'honneur à un autre journal : la *République française*, la magistrature, l'armée, l'administration suivant le corps d'un simple député, que *le peuple ne suivait pas, les projets ridicules de consécration des Jardies*, où l'on ira prier au sanctuaire *DU NOUVEAU DIEU, tout ce spectacle énorme* auquel nous assistons, voilà qui prouve catégoriquement combien nous avions raison et combien cet homme était redoutable.

Quand il vivait et que nous lui criions : « Dictateur, ôte ton masque ! » ses partisans nous rappelaient doucement à la raison. « Fidèles ! disaient-ils, où voyez-vous un dictateur ! Gambetta est un député comme un autre, plus éloquent, plus habile, voilà tout. Il persuade. Que diable ? vous ne pouvez pas empêcher cet homme de persuader. Mais il ne gouverne pas ! mais il ne règne pas ! mais il n'a rien en main ! »

Ah ! il ne gouvernait pas ! Ah ! il ne régnait pas ! Eh bien ! voyez. Il meurt, et *le président de la République lui-même viole la loi en sa faveur*, LE SENTANT PLUS GRAND QUE LUI. *On lui fait des funérailles d'empereur*, à lui, qui, selon vous, n'était rien. Pourquoi ces funérailles ? Avait-il plus de talent que Louis Blanc ? Non. *Plus de probité* ? NON. Avait-il souffert pour la République ? Non. Avait-il remporté une victoire ? Non. Mais, dit-on, il avait été membre du gouvernement. Louis Blanc aussi. Jules Favre aussi, Crémieux aussi, bien d'autres aussi, qu'on a enterrés modestement. Nul prétexte, nulle explication. Et cependant chacun trouve cela naturel. Et, quand le Parlement se réunira, *nul n'osera contester la validité du décret*.

Pourquoi cela ?

Eh ! mon Dieu, parce que CET HOMME ÉTAIT CÉSAR.

Il en était ainsi des premiers Césars, qui n'étaient rien officiellement, mais qui étaient tout néanmoins. Cet homme était celui qui nommait aux bonnes places, qui distribuait les emplois, les fonctions, devant qui les colonels s'inclinaient pour devenir généraux, les sous-préfets pour être préfets, les juges pour être conseillers. Il n'était pas l'âme de la République, mais *il en était la corne d'abondance*. On savait parfaitement que, PAR LUI, ON POUVAIT ARRIVER A TOUT, et que, SANS LUI, ON N'ARRIVAIT JAMAIS A RIEN. *Même depuis sa politique*, il avait gardé cette puissance. *Nous étions les sujets de cet homme*, nous sentions sa main dans tous les événements.

Eh bien ! Français, sachez le, ce n'est pas cela la République. Si vous êtes toujours des laquais, si vous êtes toujours des sujets, s'il vous faut absolument un maître, si vous êtes tellement imbus du vieil esprit monarchique que vous retourniez sans cesse à votre vomissement, croyez-moi, rendez-vous en compte une bonne fois, et n'ayez pas de ces velléités républicaines qui vous rendent burlesques. Avant de se dire républicains, encore faut-il savoir ce que c'est la République. Or, la République, ce n'est pas l'adoration d'un homme, ce n'est pas le peuple romain applaudissant Brutus pour avoir tué César et s'écriant aussitôt : « Faisons Brutus César ! » Cela, c'est la monarchie, et si vous êtes monarchistes, dites-le.

Au demeurant, c'est là une forme de gouvernement, et, si elle vous convient, qui vous empêche de la prendre ? Pour ma part, j'aimerais mieux qu'on réinstallât le trône dans la lumière que de le cacher ainsi dans l'obscurité des couloirs. Ce serait plus franc, plus simple, plus net, et l'on saurait à quoi s'en tenir. Les quelques républicains comme nous partiraient pour l'exil, mais *la France au moins aurait un gouvernement logique*.

Si, au contraire, vous entendez être libres, c'est-à-dire vous gouverner vous mêmes, d'où vient que vous vous fabriquez sans cesse des *idoles*, et que vous ne brisez l'une que pour encenser l'autre ? Qu'est-ce que cela me fait que vous remplaciez Napoléon par Thiers, et Thiers par Gambetta, et que vous restiez bouche béante en attendant celui qui remplacera ce dernier ? Le républicain ne remplace pas ses maîtres, il les supprime.

Si l'on ne regardait que la fête d'hier, et le cortége, et les couronnes, on *hausserait les épaules devant cette prétendue République*. Heureusement il a été aisé de voir *qu'il y avait à cet enterrement officiel* UN GRAND ABSENT, celui en qui nous avons confiance et qui, seul, contient les germes de l'avenir : LE PEUPLE.

Le *Petit Républicain* apprécie en ces termes M. Gambetta :

Soutiendrait-on que ce fut un remarquable homme d'Etat ? Nous demanderons alors quelle a été son idée maîtresse, celle autour de laquelle il faisait converger ses paroles et ses actes, celle qui était l'inspiration de sa conduite.

Or, c'est cette unité de vue, cette profondeur de conception qui caractérise exclusivement un grand homme d'Etat.

Nous ne ferons pas à sa mémoire, pas plus qu'à ses partisans, l'injure de supposer qu'ils ont jamais pu prendre pour une idée maîtresse cette banalité « qu'il faut que chaque chose soit faite en son temps. »

Ce truisme qu'on qualifia ironiquement du nom « d'opportunisme », conviendrait plutôt à M. de La Palisse qu'à un homme d'Etat.

A aucun point de vue, nous le répétons, M. Gambetta n'a été un grand homme.

S'il a paru tel à quelques-uns, c'est simplement parce qu'il était debout au milieu du troupeau de ses adulateurs à plat ventre devant lui.

LE DISCOURS DU GÉNÉRAL BILLOT

Voici le texte du discours prononcé par M. Billot, ministre de la guerre aux obsèques du général Chanzy :

« Messieurs,

» Je viens au nom du gouvernement et au nom de l'armée, dire un dernier adieu à Chanzy dont la mort foudroyante a frappé de stupeur le pays entier; l'armée française est en deuil.

» Le pays perd un grand citoyen et un homme de bien, l'armée un de ses plus illustres généraux.

» Il fut, au milieu de nos désastres, le héros de la Défense nationale, et le nom de Chanzy consola la France dans ses jours de malheur.

» Il était pour l'armée notre plus chère espérance.

» Adieu, Chanzy ! Du sein de Dieu où tu reposes, ta grande âme rayonnera sur la France et nous, tes compagnons d'armes guidés par tes exemples et fortifiés par le souvenir de tes vertus, nous continuerons sans défaillance à travailler pour le devoir et la patrie.

» Adieu, Chanzy, mon vieil ami de 30 ans ! Adieu ! »

Nous mettons tout sentiment de parti de côté en déclarant que le discours sincère, ému, vrai et.... court du général Billot a réuni l'approbation de chacun.

LE GÉNÉRAL MORIX DE VALDAN

Voici, sur le général de division Morix de Valdan, qui vient de mourir, une anecdote tout-à-fait inédite et qui, si elle ne démontre pas précisément la tendresse du vieux soldat pour les journalistes républicains, prouve du moins, avec une franchise militaire poussée jusqu'à la brutalité, son appréciation fort exacte de l'influence néfaste d'une certaine presse sur les destinées de notre malheureux pays.

On était au 26 janvier de l'Année Terrible. Des rumeurs de capitulation, que ne justifiait que trop la série des désastres subis depuis quatre mois et demi de siége, circulaient dans Paris, sans que les membres du gouvernement daignassent donner autre chose que des réponses ambigües aux anxieuses enquêtes des citoyens.

Il y avait réunion plénière — et assemblée d'élite — ce soir-là, à la rédaction du *Rappel* : Victor Hugo, Charles et François Victor, ses fils; Louis Blanc, Camille Pelletan, Ernest Blum, Ed. Lockroy, Meurice, Vacquerie, discutaient la situation avec plusieurs officiers supérieurs, entre autres le capitaine de frégate Salicis.

— Allez donc chez le gouverneur de Paris, savoir au juste ce qu'il en est, dit Paul Meurice à l'un de ses rédacteurs.

Celui-ci d'endosser son caban, de coiffer son képi et de courir au Louvre, où, pour la première fois, il entrevoit le général de Valdan, chef d'état-major du nouveau gouverneur de Paris, général Vinoy.

— Citoyen général, je viens de la part de la rédaction du *Rappel*, vous demander ce qu'il y a de vrai dans les bruits de capitulation qui circulent et qui alarment la population de Paris.

— Ah ! vous êtes du *Rappel*, monsieur ? — fait le vieux général, bondissant sur son fauteuil.

— Oui, citoyen général.

— Eh bien ! vous direz à MM. Victor Hugo et Cie que voici ce qu'il y a de vrai : La France est *f....ichue* : la République est *f....ichue;* nous sommes tous *f....ichus* ! Et s'il n'y avait pas eu un tas de *f....ichus* journalistes comme vous, nous n'en serions pas là !

. . . . . .

— C'est tout, citoyen général ? fit le messager du *Rappel*, de qui nous tenons cette anecdote.

— Oui, monsieur.

De retour aux bureaux de son journal, le collaborateur de MM. Meurice et Vacquerie, répéta à ces messieurs et à leurs amis les paroles textuelles du malheureux soldat à qui devait, écheoir la triste mission d'arrêter les termes de la capitulation de Paris, et d'apposer son nom au bas de ce sinistre document.

— Il n'est pas poli, le général ! fit Paul Meurice, rompant le silence général qui avait succédé au compte rendu de sa mission par notre correspondant.

— Non, répliqua Lockroy, toujours espiègle, *mais il est rudement vrai !...*

BULLETIN ÉCONOMIQUE

LA POPULATION DE LA FRANCE

On fait beaucoup de statistiques en France, mais elles subissent de grands retards dans leur publication et, en général, elles manquent d'actualité lorsqu'elles sont portées à la connaissance du public. C'est ainsi que les tableaux du commerce extérieur de la France, donnant les résultats définitifs pour l'année 1881 n'ont été publiés qu'en octobre dernier ; c'est ainsi également que les résultats du recensement quinquennal de la population effectué en décembre 1881 n'ont été connus qu'il y a quelques mois et encore n'étaient-ils pas complets. Ce n'est que le 31 décembre dernier que le *Journal officiel* a donné les chiffres des dépouillements des bulletins individuels indiquant la profession, la nationalité et le lieu de naissance des habitants.

Voici le résumé des tableaux reproduits par le *Journal officiel*.

Nombre d'habitants :	37.405 280
Sexe masculin	18.656.518 ou 49.9 0/0
Sexe féminin	18 748.772 ou 50 1 0/0
Population résidente . . .	36 891.568 ou 98 7 0/0
— de passage . .	513 722 ou 1.3 0/0
Nés dans la commune	22.402.356 ou 59 9 0/0
Nés dans une autre commune du département .	3.616.881 ou 23 0/0
Nés hors du département .	5.522.143 ou 15.8 0/0
Nés à l'étranger	864.107 ou 2.8 0/0
Français et naturalisés . .	36.404.180 ou 97.3 0/0
Etrangers	1.001.110 ou 2 7 0/0

Au moment du recensement, sur 37 millions 405,280 habitants, il y avait 513,722 personnes qui n'étaient pas dans leur résidence ordinaire ; on peut donc évaluer les deplacements quotidiens à ce chiffre. C'est le département de la Seidd qui a naturellement le plus grand nombre de personnes de passages, 37,448 ; viennent ensuite les Alpes-Maritimes avec 21,160 ; le Nord avec 19,909 ; le Finistère avec 16,904, etc. C'est indications ne présentent pas du reste, beaucoup d'intérêt.

Malgré les chemins de fer, malgré l'émigration vers les villes, il y a encore 59.9 0,0 des habitants, ou 22,404,356 qui résident dans la commune où ils sont nés, et 23 0/0 ou 8,616,881 qui n'ont fait que changer de commune sans changer de département. La proportion des personnes qui ont changé de département est de 5,522,143,143 ou de 14.8 0/0.

De tous les départements, la Seine est, cela va sans dire, celui où l'on trouve le plus grand nombre de résidents qui viennent d'autres départements ou de l'étranger. Ainsi, sur 2,725,089 résidents, il n'y a que 1,025,848 habitants nés dans le département, contre 1,539,851 habitants nés en France, mais hors du département, et 196,818 individus d'origine étrangère. Ce sont donc des immigrants qui constituent l'immense majorité de la population de la Seine.

Dans le Rhône, sur 719,782 résidents, il y a 241,270 personnes nées hors du département et 17,494 étrangers; dans la Gironde, les chiffres correspondants sont, sur 742,792 habitants, de 166,006 et de 13,433. En Seine-et-Oise, sur 561,637 habitants, 249, 991 sont nés hors du département et 13,958 appartiennent à des nationalités étrangères.

Dans l'ensemble des départements, il y a 1,001,110 résidents étranger ou 2 7 0/0 de la po-

---

FEUILLETON DU 10 JANVIER. — 1.

Pauvre Fille

PAR

HIPPOLYTE AUDEVAL

I

Sous le pont

C'était la nuit, c'était l'hiver, et un brouillard épais couvrait Paris.

Sur la Seine, le brouillard, comme toujours en pareille circonstance, était beaucoup plus intense que partout ailleurs.

La navigation, trop dangereuse en ce moment, avait cessé.

Cependant, un peu au-dessus de Bercy, un bateau glissait silencieusement sur les ondes, enveloppé de brumes qui étendaient sur lui leur voile impénétrable aux regards, et il s'avançait lentement en suivant le fil de l'eau, sans être aidé dans sa marche par un remorqueur, par des voiles ou par des rames.

C'était un de ces grands bateaux pour le transport des marchandises et qui sont tous de dimensions uniformes.

Dans celui-ci comme dans beaucoup d'autres, une sorte de petite maison de bois était construite au milieu, contenant plusieurs chambres et servant d'habitation pendant les longs trajets.

Malgré la nuit, il n'y avait de lumière nulle part.

A l'avant, au milieu et à l'arrière, trois formes indistinctes et immobiles étaient penchées sur les flots, pour y guetter une rencontre, un péril à éviter. C'étaient deux hommes et une femme, les deux hommes se tenant aux deux bouts du bateau, la femme au milieu.

Soudainement, elle frissonna, et rompant son immobilité de statue, elle se dirigea vers l'homme qui, à l'arrière, avait en mains la barre du gouvernail.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il avec anxiété quand elle fut près de lui.

— Rien, répondit-elle. Je m'ennuyais toute seule.

— La nuit vous paraît longue, Humberthe ; vous n'aimez point les émotions fortes ?

— Je n'en disconviens pas, Miclou.

— Quant à moi, je ne m'ennuie pas; mais le temps me dure tout de même. C'est trop risquer... Tout ça finira mal.

— Vous dites toutes les fois la même chose, Miclou.

Puis, pour adoucir l'amertume de ce reproche, elle ajouta :

— Je suis venue savoir si vous n'aviez besoin de rien. Un verre de vieux bordeaux vous ferait du bien... ou une goutte de chartreuse.

— Merci de l'attention, répondit-il, mais n'insistez pas. En des moments pareils, une simple gorgée d'eau me griserait, ou, pour mieux dire, elle refuserait de passer.

Humberthe était une femme de trente-cinq ans environ.

Vêtue comme elle l'était d'une espèce de gros paletot par dessus sa robe de laine, elle ressemblait presque à un homme. Elle en avait d'ailleurs les apparences robustes, les allures massives, et son visage, quoique beau encore, ne révélait jamais aucun indice de coquetterie féminine.

Quant à Miclou, il avait une quarantaine d'années, une taille moyenne, des membres trapus et vigoureux, des traits bronzés par le grand air, et dont l'expression était pour ainsi dire indéchiffrable à cause du masque de placidité qu'il avait réussi à leur imprimer.

Humberthe fit deux pas pour s'éloigner.

— Restez donc, dit Miclou.

Puis, la voyant indécise :

— M. Pierlaud ne vous grondera pas, reprit-il. Il est à son poste, moi au mien, c'est l'important. Quant à vous, vous surveillez le canot du bateau, mais personne ne s'avisera d'y monter, du moins pour le moment. M. Jacques Pierlaud, d'ailleurs, est très doux pendant les expéditions, car il n'ignore pas que si nous dépendons un peu de lui, il dépend beaucoup de nous, lui !

Humberthe détourna la tête comme si elle eût craint que ces paroles, quoique prononcées à voix basse, n'eussent été entendues.

Ils gardèrent quelque temps le silence.

Miclou, par intervalle, laissait couler une sonde dans l'eau pour en mesurer la profondeur. Il regardait ensuite fixement le brouillard, comme si ses yeux eussent pu en percer les couches opaques. Puis l'écoutait attentivement, et on eût été fort en peine de deviner quoi, car un calme lugubre régnait autour de lui et le brouillard interceptait la vague rumeur qui s'élève nuit et jour de Paris, où les mille bruits de l'existence se modifient d'heure en heure, mais ne cessent jamais entièrement.

Miclou se livrait mentalement à des calculs, à des inductions et manœuvrait en conséquence.

Le voyant très absorbé, Humberthe fit encore mine de s'en aller, de peur de le gêner, de le distraire en le faisant causer.

De nouveau, il la retint.

— Restez donc ! Moi aussi je m'ennuie tout seul, soupira-t-il.

Puis il ajouta gaiement pour animer la conversation :

— Ce qui me contrarie, c'est de ne pas pouvoir fumer une pipe. Mais M. Pierlaud le défend, et il a raison. La moindre lueur aurait des inconvénients. Faute de fumer, je tousse.

— Ne vous plaignez pas, reprit Humberthe. Si le brouillard vous prend à la gorge et vous abîme le tempérament, il nous rend d'un autre côté un fier service. Grâce à lui, nous sommes invisibles et M. Pierlaud n'a pas manqué d'en profiter. Nous avons toutes chances d'entrer dans Paris sans encombre et nous y entrerons malgré la patache, les vigies et les préposés.

— Ça va se décider.

— Vous savez exactement où nous sommes ?

— Je le sais.

— Malgré la nuit et le brouillard ?

— Malgré tout. Dans une demi heure nous aurons passé... ou nous serons arrêtés par les gabelous.

— Dans une demi-heure ! murmura Humberthe. C'est un rude moment à traverser.

Et, malgré elle, elle trembla.

Puis, surmontant sa faiblesse :

— Nous faisons la fraude, reprit-elle d'une voix sourde, nous introduisons frauduleusement des alcools dans Paris. Et après ? où est le danger ? M. Pierlaud est bien fin, bien adroit.

— De plus malins que lui ont été pris.

— De plus malins que lui !... il n'y en a pas. Il connaît son affaire à fond, il prévoit tout. Et comme il sait changer de nole, varier ses moyens ! Il y a des fois où l'alcool est enfermé dans des bûches creuses. Allez donc le deviner !... Des fois où il est caché sous des tas de pommes et de charbon... Allez donc le chercher !... Des fois ou...

— Ne parlons pas de tout cela, interrompit Miclou.

— Mais nous sommes pris, supposons, continua Humberthe avec animation. Les préposés sont chez nous, ils ont des soupçons. M. Pierlaud s'en aperçoit... Une, deux, trois, le bateau coule... Il s'enfonce à vue d'œil, on n'a que le temps de se réfugier dans la barque. Et comment ce malheur est-il arrivé ? On n'en sait rien. Ce qu'il y a de certain, c'est que le bateau est coulé, disparu. Allez vérifier, maintenant.

Miclou demeura un instant sans répondre.

— Monsieur a de grandes qualités, ie ne le nie pas, reprit-il ensuite gravement. Seulement... Approchez-vous, Humberthe.

— Me voici.

— Plus près.

— Encore des propos, je parie. Je préfère ne pas les entendre.

— Ce n'est pas ce que vous croyez. Ecoutez bien. On a rencontré M. Pierlaud aux Champs-Elysées, dans une voiture de toute beauté, avec des domestiques en livrée

— Qui dit cela ?

— Hartel.

— Un envieux, un menteur !

— Un fraudeur comme nous, un camarade.

— Il insulte, il compromet l'homme qui le fait vivre. Défiez-vous d'Hartel, Miclou, ne le fréquentez pas trop.

— Il n'a pas mon estime. Mais, enfin, si monsieur se donne de grands airs à l'insu et en dehors de nous, il en résulterait qu'il nous exploite indignement, qu'il nous méprise. Moi, j'avoue que je ne serais pas content si je rencontrais mon patron aux Champs Elysées, dans une calèche découverte, avec des laquais chamarrés d'or et de couleurs éblouissantes. Et même, s'il négligeait de me saluer... Oh ! s'il négligeait de me saluer !...

Humberthe pinça fortement le bras de Miclou, qui s'arrêta net et interrompit ses confidences.

Une ombre noire venait de surgir tout près d'eux, se dessinant vaguement à travers le brouillard.

C'était Jacques Pierlaud.

Son costume se composait d'un pantalon de couleur sombre, d'une vareuse de même étoffe, et d'une espèce de bonnet persan entouré d'astrakan.

Jacques Pierlaud avait trente ans. Il était de taille moyenne. Une fine moustache noire faisait ressortir la blancheur mate de son pâle visage. Son regard perçant semblait éclairer l'ombre.

Il suivait le rebord étroit qui entoure les bateaux de ce genre et sur lequel on peut circuler. Ses mouvements étaient lents, non à cause de l'humidité qui rendait glissante la planche où il marchait, mais parce qu'il inspectait tout au fur et à mesure qu'il s'avançait.

Arrivé au gouvernail, il s'arrêta quelques instants puis continua sa promenade.

Aucun mot ne fut échangé. Le chef des fraudeurs n'avait pas besoin, comme eux, de faire la conversation pour calmer ses émotions dans ce moment critique.

Humberthe ne s'éloigna pas. Seulement, tant que Pierlaud fut près d'eux, elle s'approcha tout près de Miclou comme si elle l'eût aidé.

— Humberthe, dit ensuite Miclou d'une voix troublée, vous ne voyez rien dans le brouillard ?

— Non.

— Moi, je vois des lueurs. C'est le pont National. Le patron les a vues aussi. Je suis sur qu'il n'est guère tranquille en faisant sa ronde. Nous voici en plein dans les eaux de l'octroi.

Pierlaud ne tarda pas à revenir. Cette fois, il marchait plus vite. Il voulait veiller de tous les côtés à la fois.

A suivre